

Samedi 4 janvier [1908]

ma chère marquise, 871

Je ne vous salue pas si  
abattue. Car autrement, bien  
que fort attristé moi-même par  
l'état de souffrance de ma com-  
tesse, qui garde le lit depuis notre  
retour à Paris, je serais allé pen-  
der quelques minutes auprès de  
vous.

Je serai libre lundi, mardi  
et mercredi de midi à trois  
heures. Si Dame Prison finit  
si d'jeuner avec moi chez vous,  
je lui offre le choix d'un de ces  
trois jours.

J'avais tellement grossi sur le  
cœur du gaspillage effroyable des  
biens des congrégations, tel que  
la publication informée de l'impôt  
destinée l'arrêter, que j'ai cru  
pas devant vous qu'une loi si belle  
destinée que j'ai gardée depuis, deva-  
ient en matière politique. La ré-  
publique, déjà si malade morale-  
ment avec les ministres que nous  
avons, tous, ou plus ou moins, religieux  
de leurs anciens. Si on, serait perdue  
différentement si elle ne se relevait  
par la parole politique de ses repré-  
sentants. Il paraît que mon acte,

Je ne vous salue pas si abattue. Car autrement, bien que fort attristé moi-même par l'état de souffrance de ma comtesse, qui garde le lit depuis notre retour à Paris, je serais allé pen-der quelques minutes auprès de vous.



178

